

Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 6 (1956)
Heft: 4

Buchbesprechung: Bibliographie

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 31.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

BIBLIOGRAPHIE

LUC H. GROLLENBERG, O.P. : *Atlas de la Bible*. Traduit et adapté du néerlandais par René Beaupère, O.P. Préface de Roland de Vaux, O.P., Directeur de l'Ecole biblique et archéologique française de Jérusalem. Paris-Bruxelles, Elsevier, 1955, 158 p. in-4.

Nous possédions jusqu'ici un excellent atlas biblique en langue anglaise : *The Westminster Historical Atlas to the Bible*, établi par E. Wright et F. Filson, dont on annonce une deuxième édition (The Westminster Press, Philadelphie 7). L'atlas du P. Grollenberg, dont les éditions se succèdent rapidement, est si original de conception et témoigne d'une telle maîtrise en la matière, qu'il ne fait aucunement double emploi avec l'ouvrage précité. Il présente en effet plus de 30 cartes en 8 couleurs et une documentation photographique absolument remarquable (quelque 400 photographies inédites). Que l'on examine par exemple les hiéroglyphes reproduits à la p. 39 ; l'éclairage est si heureux que les moindres détails sont perceptibles ; ou les photographies à vol d'oiseau des p. 54 et 55, si propres à révéler la configuration de la Palestine. Mais l'originalité de cet atlas tient à trois autres réussites : la surimpression en rouge et en noir de notes permettant d'évoquer les faits sur la carte elle-même ; le texte qui suit un plan où s'exprime une conception très sûre de l'Histoire du salut, de la « formation » du peuple de Dieu jusqu'à sa « résurrection » ; enfin, l'index alphabétique des noms de personnes et de lieux qui, en renvoyant à la fois aux textes bibliques, aux cartes de l'atlas et aux noms géographiques modernes, constitue à lui seul un instrument de travail de premier ordre. Il ne manque à un tel ouvrage qu'un recueil de textes antiques se rapportant aux sites et aux événements mentionnés par les cartes. Ce recueil ne viendrait d'ailleurs que compléter la riche documentation de textes extra-bibliques déjà réunie dans ce volume. Quelques fautes d'orthographe et quelques photographies contestables ont disparu dès la seconde édition de l'ouvrage.

PIERRE BONNARD.

La Bible et l'Orient. Travaux du premier congrès d'archéologie et d'orientalisme bibliques (Saint-Cloud, 23-25 avril 1954). Paris, Presses Universitaires de France, 1955, 145 p. Cahiers de la Revue d'histoire et de philosophie religieuses.

Au lendemain du congrès dont il est question, nous avons donné ici même une analyse des travaux qui y furent présentés (Année 1954, fasc. II, p. 141-143). Nous y renvoyons simplement le lecteur. Le cahier que nous avons aujourd'hui sous les yeux contient « in extenso » le texte des études que nous résumions, avec, en plus, le discours d'ouverture du professeur A. Parrot et une communication de M. Z. Mayani sur l'origine du nom de « Goshen ». On y trouvera aussi l'essentiel des discussions qui ont suivi les conférences. Même s'il paraît un an après le congrès, cet ouvrage garde toute sa valeur et nous remercions la Revue de Strasbourg de l'avoir édité.

PHILIPPE REYMOND.

La Bible. Tome I : L'Ancien Testament, premier volume. Paris, Gallimard, 1956, CXXIV-1715 pages. Bibliothèque de la Pléiade.

Voici le premier volume d'une nouvelle édition de la Bible, que nous estimons en plusieurs points remarquable, Elle est publiée sous la direction de M. Edouard Dhorme, de l'Institut de France, que ses travaux et ses découvertes dans le domaine des recherches scientifiques sur l'Orient ancien ont fait connaître universellement.

Notre maître vénéré s'est chargé d'écrire pour ce premier tome une introduction courte et claire, où se trouve présenté, d'une façon sereine et dénuée de passion, l'essentiel des problèmes qui se posent aux commentateurs et critiques de l'Ancien Testament. Il a également préparé la traduction et la présentation d'une grande partie de ce volume, dont il a confié la fin à deux collaborateurs, MM. F. Michaëli et A. Guillaumont.

Le texte lui-même est constitué par l'ensemble des livres dits historiques de l'ancienne Alliance, du Pentateuque aux chroniques sacerdotales d'Esdras-Néhémie, à quoi sont ajoutés les deux livres apocryphes des Macchabées. Le lecteur a donc un panorama complet et continu de l'histoire biblique d'Israël, des origines à l'époque des rois-prêtres judéens.

Des notes nombreuses, mais concises, expliquent et éclairent le texte ; elles permettent au profane de le comprendre dans les allusions peu claires, et de suivre le méandre des idées. C'est, par exemple, un plaisir tout particulier de pouvoir identifier les localités anciennes et les situer sur les cartes géographiques modernes. Cette histoire biblique ne se passe plus dans un pays incertain et presque imaginaire, mais bien sur la terre du Proche-Orient. Elle y gagne en vérité, en vie et en couleurs.

Il y a dans ce volume deux innovations à noter : l'absence du livre de Ruth de sa place habituelle après le livre des Juges, et la présence de deux ouvrages dits apocryphes.

A la réflexion, cela ne doit pas nous choquer. Le livre de Ruth, par sa nature, n'a rien d'historique ; c'est bien plutôt un « roman », une œuvre due à l'imagination pieuse d'un Israélite. Il trouvera donc sa place avec les livres poétiques.

Pour ma part, je trouve très intéressant de voir paraître de nouveau les ouvrages apocryphes dans une édition qui, comme celle-ci, veut être sans attache confessionnelle. Cela nous permet de renouer ainsi avec la grande tradition réformée. Nos ancêtres en effet, s'ils ne croyaient pas pouvoir fonder une décision de foi sur les livres apocryphes, ne les tenaient pas moins en très haute estime en matière d'édification et règle de vie. Les grandes éditions bibliques du XVI^e au XVIII^e siècle comprennent généralement ces livres, et c'est seulement depuis cent cinquante ans environ que les sociétés d'édition les suppriment, sans que les Eglises aient été consultées à ce sujet, et sans que cette suppression amène, à notre connaissance, aucune réaction de leur part, ni même qu'elles paraissent s'en apercevoir. Depuis lors, les apocryphes tombèrent en discrédit, et, de nos jours, on les considère avec une méfiance injustifiée, et le terme même d'apocryphe est devenu péjoratif dans le langage courant. Il faut, je crois, se débarrasser de cette attitude soupçonneuse et irraisonnée, et lire de nouveau ces ouvrages ; on y trouvera intérêt et instruction.

Qu'on nous permette d'ajouter combien nous apprécions la présentation extérieure de cette édition. On a supprimé la presque traditionnelle et funèbre couverture noire et les tranches dorées, pour la remplacer par une agréable reliure grise d'aspect moderne. Le texte n'est plus réparti en rébarbatives colonnes aux caractères serrés, mais les pages claires, à la belle typographie, sont faciles à lire. Cette nouvelle édition de la Bible, avec son ensemble de qualités, méritait qu'on la signale au lecteur.

MICHEL TESTUZ.

Vetus Latina. Die Reste der altlateinischen Bibel, nach Petrus Sabatier neu gesammelt und herausgegeben von der Erzabtei Beuron.

2. *Genesis*, herausgegeben von Bonifatius Fischer, Mönch von Beuron. Freiburg i. Br., Herder, 1951-1954. 576 p. in-4.

26. *Epistulae catholicae. Apocalypsis*. — Erste Lieferung : *Jac(odus)*. *Ibid.* 1955, 64 p. in-4.

Le vœu formulé naguère dans cette Revue (année 1953, p. 205 et suiv.) s'est pleinement réalisé jusqu'ici, puisque les bénédictins de Beuron ont réussi à maintenir le rythme d'un fascicule annuel, ce dont on ne saurait trop les féliciter à une époque où les promesses de cet ordre ne sont que rarement tenues. Même ainsi, d'ailleurs, il est peu probable que notre génération verra la fin de cette immense publication...

Le volume consacré à la Genèse est désormais achevé et permet de se faire une idée de ce que sera l'ensemble de l'ouvrage. A côté du texte et des apparats, on y trouve non seulement quarante-cinq pages d'additions et corrections, qui renferment toutes les constatations faites après coup, mais aussi un registre des manuscrits et des auteurs avec renvoi à tous les passages de la Genèse (versions antérieures à saint Jérôme) utilisés par les Pères et autres écrivains chrétiens de l'antiquité et du haut moyen âge. Il suffit de se reporter aux apparats pour trouver la référence exacte. On mesure par là l'importance de cet instrument de travail pour l'histoire de la pensée chrétienne.

L'épître de saint Jacques (9 pages dans l'édition Nestle de la Vulgate) remplit à elle seule un fascicule de 64 pages et inaugure la publication des écrits néotestamentaires.

Il n'y a pas lieu de répéter ici ce qui a été dit déjà des principes qui ont présidé à la conception de cette œuvre gigantesque. Tout au plus relèvera-t-on que la présentation synoptique des versions préhiéronymiennes, sous la forme d'une « portée musicale » avec superposition des principales versions encadrées par le texte de la Septante et celui de la Vulgate, a suscité des critiques, sinon pour le principe, du moins dans son application. Assurément, s'agissant de textes transmis par des canaux nombreux, disparates et d'inégale valeur, il sera toujours possible de contester le choix des leçons attribuées à telle version principale, mais on doit se rendre compte que c'était un risque inévitable à courir. L'essentiel est que le lecteur ne soit pas bridé par les décisions de l'éditeur, à qui il faut rendre cette justice que la manière dont il a conçu les apparats permet toujours un jugement objectif.

Neuchâtel

ANDRÉ LABHARDT.

- C. SPICQ, O.P. : *Agapè*. Prolégomènes à une étude de théologie néotestamentaire. Louvain, E. Nauwelaerts ; Leiden. E.J. Brill, 1955, 227 p. *Studia hellenistica*, 10.

Le savant professeur de Fribourg pense avec raison que « si le christianisme est une religion d'amour, la première tâche est de déterminer ce qu'est cet amour que Dieu nous porte et qu'il attend de nous » (p. VIII). Cela ne peut se faire que par un examen minutieux des textes bibliques où cette notion apparaît. Avant d'en venir aux textes scripturaires eux-mêmes, cependant, il importait de décrire l'histoire de cette idée dans le monde ambiant. C'est cette étude introductive que l'auteur nous offre dans ce volume. Ses trois chapitres traitent respectivement du lexique de l'amour dans le grec classique (p. 1 à 70), de la charité dans l'Ancien Testament (p. 71 à 129) et de la charité dans le judaïsme (p. 130 à 193). Dans le grec classique, *στέργω* et *στοργή* ne désignent « en définitive, qu'une forme de l'amour que nous portons à nous-mêmes » (p. 6). On comprend dès lors que ces termes aient parus impropres, aux auteurs bibliques, à exprimer l'idée de l'amour gratuit de Dieu. *ἔρως* exprime essentiellement un désir véhément et souvent irrationnel tandis que *φιλεῖν* est dominé par « la loi de réciprocité » (p. 30) : l'amitié « ou bien est trop particularisée comme amitié à deux, ou bien est trop spécifiée comme vertu cardinale de la morale politique » (p. 37) pour pouvoir exprimer l'intuition biblique. A l'encontre de plusieurs études récentes sur ce sujet, le P. Spicq pense que le substantif *ἀγάπη* était, sinon inconnu, du moins « pratiquement inemployé dans le paganisme » (p. 37) ; mais *ἀγάπησις* et le verbe *ἀγαπάω* s'y rencontraient souvent. Ce dernier verbe signifie principalement estimer, apprécier ; l'objet privilégié de cette « affection de qualité » est la vertu ; il s'agit d'un attachement basé sur l'estime, bien différent de l'amour spontané issu de la nature » (p. 49) et qui correspond au latin *diligere* (p. 65). En passant au grec de la Septante, on est surpris du « renversement linguistique » qui s'est produit : *στοργή* n'y apparaît jamais, *ἔρως* n'y est employé que deux fois, *φιλεῖν* rarement tandis qu'*ἀγαπάω* et ses dérivés s'y rencontrent près de trois cents fois ! L'amour de l'homme pour Dieu est ici, avant tout, une fidélité à ses commandements : « ceux qui aiment Yahvé sont ceux qui obéissent à sa volonté » (p. 89) ; du côté de Dieu, c'est « une faveur gratuite et spontanée que rien d'autre n'explique que l'amour » (p. 90) ou la miséricorde (p. 112). Du côté de l'homme, l'Ancien Testament souligne constamment l'équivalence rigoureuse entre aimer et obéir, adorer Dieu et le servir, le craindre et lui être fidèle (p. 97). Quant au judaïsme rabbinique, s'il a étendu l'exigence de l'amour au prochain-ennemi, il a limité la faveur de Dieu au peuple élu (p. 145).

Ce résumé incomplet ne saurait donner une juste idée d'une étude si riche, toute de nuances et de formulations heureuses. Car il ne suffit pas d'examiner les textes ; il faut savoir en décrire le contenu avec bonheur et précision. L'auteur excelle dans cette tâche délicate. Parfois, on hésite à le suivre entièrement. Par exemple, est-il exact que l'Ancien Testament « motive l'amour même de Yahvé par l'estime qu'il a de sa créature, l'appréciation de ses qualités » ? Est-ce vraiment dans ce sens qu'il faut comprendre Esaïe 43 v. 4 : « Parce que tu as du prix à mes yeux, dit Dieu, je t'honore et je t'aime » (p. 107) ? Le grec (*ἐντιμος ἐγένου ἐναντίον μου*) indique plutôt que ce prix ne consiste en rien d'autre qu'en l'amour gratuit de Dieu pour son peuple. Peut-on ainsi rapprocher l'idée aristotélécienne de l'amour-préférence (des qualités d'autrui) de celle de l'amour-élection de Dieu dans l'Ancien Testament (p. 199 ss.) ?

C'est sur cette relation entre l'amour et l'élection souveraine de Dieu, constamment soulignée dans les écrits bibliques, et capitale en théologie dogmatique, qu'une ou deux questions pourraient être posées à l'auteur de cette étude magistrale.

PIERRE BONNARD.

OTTO MICHEL : *Der Brief an die Römer*. Göttingen, Vandenhoeck et Ruprecht, 1955, 357 p. Kritisch-exegetischer Kommentar über das Neue Testament.

La multiplication des commentaires de caractère dogmatique ou homilétique sur l'épître aux Romains faisait attendre avec impatience une étude exégétique et historique de ce texte important entre tous. L'ouvrage d'Otto Michel répond en tous points à cette attente. Il succède, dans la célèbre collection de Meyer, à celui de B. Weiss, dont la première édition avait paru en 1899. Il y prend place à côté des commentaires récents de Lohmeyer sur Marc, Bultmann sur Jean, Schlier sur Galates, Dibelius (revu par Greeven) sur Jacques et Michel lui-même sur Hébreux. Sont annoncés : une œuvre posthume de Lohmeyer sur Matthieu, un commentaire de Haenchen sur les Actes et, à plus longue échéance, d'autres études de Bultmann, Goppelt et Kuhn. On se félicite de voir « le » Meyer retrouver en force la première place, qui ne lui a jamais été contestée, parmi les commentaires du Nouveau Testament.

L'épître, selon le professeur de Tubingue, a été écrite à Corinthe, au printemps de l'année 58. L'apôtre n'a pas seulement l'intention de visiter l'église de Rome ; il compte se faire envoyer par elle en Espagne (Rom. 15 : 24). La lettre n'est pas un exposé systématique de toute la vérité chrétienne, comme le pensaient Melanchthon et l'orthodoxie protestante, ni une description de l'appropriation individuelle du salut (F. Godet), mais une preuve théologique et exégétique de l'efficacité de la prédication paulinienne pour le salut du Juif comme du Grec (Rom. 1 : 16, 17) ; preuve, d'ailleurs, fortement influencée par les procédés littéraires de la diatribe stoïcienne contemporaine. Paul passe constamment du style de la prédication à celui d'une argumentation plus littéraire d'où, pour l'exégète, de nombreuses surprises et de sérieuses difficultés. La situation historique des destinataires est celle d'une église en majorité pagano-chrétienne mais dans laquelle une minorité de judéo-chrétiens ne cesse de protester du bien-fondé des privilèges israélites : « Il s'agit, dans Romains, du problème de la synagogue qui constitue une pierre d'achoppement et une énigme permanente pour la communauté chrétienne » (p. 9). Cette conception générale permet à l'auteur de diviser l'épître en cinq grandes parties traitant successivement de la justice de Dieu (ch. 1 à 4), de la vie nouvelle (ch. 5 à 8), du mystère de l'Histoire du salut (ch. 9 à 11), du culte raisonnable (ch. 12 : 1 à 15 : 13) et d'affaires personnelles (ch. 15 : 24 à 16 : 27).

Ce plan a l'avantage d'intégrer les chapitres 9 à 11 dans le mouvement de l'épître, ce que la conception protestante classique ne pouvait faire. Toutefois, il n'apporte rien de vraiment nouveau et nous regrettons un peu que l'auteur n'ait pas tenu compte des intéressantes propositions du P. Feuillet sur ce sujet, propositions qui renouvellent grandement l'exégèse de l'épître (v. *Revue biblique*, 1950/3 sqq.). De même le commentaire, qui se distingue par une information historique et philologique hors pair, nous laisse parfois sur notre faim : le mouvement principal du texte risque de disparaître sous l'excellence et le nombre des remarques de détail. Mais, répétons-le, c'était bien d'une telle étude, minutieuse et nuancée, dont l'exégèse protestante avait aujourd'hui besoin.

PIERRE BONNARD.

LACTANCE : *De la mort des persécuteurs*. Tome I : Introduction, texte critique et traduction de J. Moreau. — Tome II : Commentaire (du même). Paris, Editions du Cerf, 1954, 482 p. Sources chrétiennes, 39.

Cette édition d'un pamphlet, qui est en même temps le premier essai chrétien d'une philosophie de l'histoire, est un modèle du genre. L'introduction (75 pp.) examine, avec une acribie qui n'élude aucune difficulté, tous les problèmes que pose ce petit ouvrage. L'authenticité en est reconnue avec des raisons convaincantes, contre Borleffs et ceux qui l'ont suspectée avant lui, la composition datée d'une période comprise entre 318 et 321, avec une préférence pour 318-319. M. Moreau professe un juste scepticisme à l'égard des résultats obtenus jusqu'ici par les méthodes traditionnelles de la *Quellenforschung* et estime que, pour l'essentiel, Lactance met en œuvre ses souvenirs personnels, lorsqu'il relate des événements contemporains dont il a été le témoin. C'est le bon sens même. On lira aussi avec profit les pages consacrées à la valeur historique du *De mortibus*, à sa tendance politique et surtout à la thèse philosophique qu'il défend. Le propos de Lactance est, en effet, de montrer comment tous les empereurs persécuteurs des chrétiens sont de mauvais empereurs, qui ont connu une fin misérable. D'où il ressort que les intérêts de l'Eglise et ceux de l'Etat coïncident parfaitement et qu'il est donc possible d'être à la fois un bon chrétien et un bon citoyen. Enfin, l'auteur veut illustrer l'idée de Providence, en prouvant que les impies reçoivent un juste et impitoyable châtement. — Particulièrement remarquable est le chapitre consacré à la valeur littéraire de l'ouvrage. Certes, tout n'est pas nouveau dans cette préface, mais l'un de ses mérites majeurs est de passer au crible et de mettre au point les opinions souvent contradictoires des nombreux savants qui se sont penchés sur ce texte.

Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans le détail de l'établissement du texte, de l'alerte et claire traduction française, de la bibliographie, ni même du commentaire très développé, dont le caractère est essentiellement historique. Il s'agissait, en effet, d'établir avant tout et point par point la valeur historique du témoignage de Lactance, notamment en ce qui concerne les événements contemporains, dont la nature exacte fait encore aujourd'hui l'objet de controverses passionnées entre les spécialistes de cette époque.

Neuchâtel

ANDRÉ LABHARDT.

EUSÈBE DE CÉSARÉE : *Histoire ecclésiastique*. Livres V-VII. Texte grec, traduction et notes par Gustave Bardy. Paris, Editions du Cerf, 1955, 238 p. Sources chrétiennes, 41.

Comme pour les quatre premiers livres, le texte de base choisi pour cette édition est celui de Schwartz, quelques fois corrigé à l'aide d'autres manuscrits, dont l'appareil critique est donné en bas de pages. La traduction veut être littérale, tout en évitant les obscurités. Les notes bibliographiques, chronologiques et doctrinales sont brèves, mais nombreuses et précises. Ces livres V à VII ont un intérêt tout particulier pour l'histoire de l'Eglise (rapports entre les martyrs de Lyon et saint Irénée) et pour l'histoire des dogmes (origine et développements de l'Ecole d'Alexandrie : vie et œuvre d'Origène, dont Eusèbe était indirectement le disciple par son maître Pamphile).

On ose espérer que le chanoine Bardy, décédé depuis, a eu le temps de mettre au point l'édition des derniers livres de l'*Histoire ecclésiastique*, la rédaction de l'introduction et des index dont il voulait accompagner cette édition.

GABRIEL WIDMER.

GRÉGOIRE DE NYSSE : *La vie de Moïse* ou Traité de la perfection en matière de vertu. Introduction et traduction de Jean Daniélou, S.J. Deuxième édition revue et augmentée du texte critique. Paris, Editions du Cerf, 1955, 154 p. (pagination double). Sources chrétiennes, 1 bis.

Cette nouvelle édition du premier volume de la collection « Sources chrétiennes » (1942) nous donne un texte plus correct que celui de la patrologie de Migne, puisque le R. P. Daniélou a collationné une dizaine de manuscrits. L'introduction qui comprend une étude sur le milieu historique de Grégoire de Nysse, une analyse de l'herméneutique de l'Exode et de la théorie de la perfection a été mise au point d'après le livre de Werner Jaeger, *Gregory of Nyssa and Macarius*. Le résumé historique de la vie de Moïse qui précède le commentaire spirituel, omis dans la première édition, a été réintroduit heureusement par le traducteur. Les notes historiques et doctrinales sont des plus instructives et des plus précieuses. On tirera le plus grand profit de la lecture de ce texte pour la compréhension du platonisme chrétien du Cappadocien.

GABRIEL WIDMER.

AUGUSTINUS MAGISTER. Actes. Paris, Etudes augustinienes, 1955, 1 volume de 495 p.

Ce volume qui fait suite à celui des communications (cf. cette Revue, 1955/I, p. 65) comprend, d'une part, les rapports prononcés lors des séances du Congrès augustinien de Paris (septembre 1954) et, d'autre part, les communications qui, parvenues trop tard au secrétaire, n'avaient pu trouver place dans le premier volume.

Les rapporteurs, tous spécialistes des questions étudiées, nous donnent l'état de la question des différents aspects de la pensée augustinienne ; problèmes philologiques et littéraires (M^{lle} Ch. Mohrmann), le problème des sources (Mgr Pellegrino), le monachisme de saint Augustin (Dom Lambot), les sources platoniciennes de l'augustinisme (M. Pincherle), où en est la question de la mystique augustinienne ? (M. Mandouze), l'homme et la connaissance (Mgr Jolivet), la théologie de l'histoire (M. Marrou), le mystère du Christ (M. Philips), thèmes bibliques, exégèse augustinienne (P. Rondet), théologie de la grâce (P. Deman), influence augustinienne (M. P. Vignaux).

Ces rapports ne résument pas seulement l'ensemble des communications relatives à l'objet étudié, ni ne présentent un point de vue personnel de leurs auteurs ; ils sont de véritables synthèses qui permettent une discussion, dont on trouvera un résumé pour chaque section.

A la lecture de ces rapports, les traits évangéliques et nettement chrétiens de la doctrine augustinienne apparaissent en relief. Saint Augustin ne se laisse pas enfermer dans les dilemmes : platonicien, plotinien ou chrétien. Sa pensée et sa spiritualité s'alimentent surtout à la source biblique. A côté des problèmes classiques que soulève la théologie augustinienne (par exemple, ceux des rapports de la grâce et la nature, ceux de la mystique), il en est d'autres qui prennent toujours plus de place dans les préoccupations des historiens : ceux de la théologie de l'histoire, des méthodes exégétiques, de l'ecclésiologie.

Ce volume est une contribution de tout premier ordre à la compréhension de la théologie et de la philosophie de saint Augustin.

GABRIEL WIDMER.

JOSEPH LECLER, S.J. : *Histoire de la tolérance au siècle de la Réforme*. Paris, Aubier, 1955, 2 vol. de 403 et 459 pages.

Joseph Lecler, S.J., professeur à l'Institut catholique de Paris, nous offre ici une œuvre monumentale, de qualité supérieure. Son enquête historique est très fouillée, la composition claire, le style à la fois précis et nuancé. Tout est soigné. On s'est accordé le temps nécessaire pour mettre à ce grand ouvrage la dernière main, et la place voulue pour une vaste bibliographie, des notes abondantes et précieuses, des index divers qui facilitent beaucoup l'utilisation d'une œuvre dont il ne faut rien laisser perdre.

L'auteur semble avoir fait exactement ce qu'il voulait faire. Il affirme qu'il n'a pas cherché à prouver une thèse ou à bâtir une apologie. « L'ouvrage, dit-il, est d'un historien qui n'a pas d'autre but que d'exposer, dans leur diversité même, les réactions des théologiens, des humanistes et des gouvernants devant un grave problème issu de la Réforme : celui du pluralisme religieux dans l'Etat et dans la Chrétienté. » Nous aurons néanmoins quelques réserves à faire sur l'objectivité de l'historien. Mais commençons par donner une idée du contenu si riche de son ouvrage.

Il était fort utile de consacrer trois chapitres préliminaires aux données bibliques, patristiques et médiévales qui constituent le fonds commun dans lequel puiseront les théologiens du siècle de la Réforme. L'Ancien Testament fournit des armes à l'intolérance. Le Nouveau renferme des textes favorables à la liberté de conscience, bien que déjà la conception paulinienne de l'Eglise manifeste une intransigeance qui va jusqu'à l'anathème et l'excommunication. Saint Augustin, dans sa lutte contre les hérésies, se durcit et prêche la bonne et salutaire contrainte : *Compelle intrare*. Même évolution en Orient avec saint Jean Chrysostome. Au moyen âge, avec la notion d'Eglise-Chrétienté, la vie n'est permise qu'à celui qui accepte la vraie foi, selon la formule : « Une foi, une loi, un roi ». On témoigne une certaine patience aux juifs et aux païens qui n'ont pas encore été éclairés, mais on est implacable vis-à-vis de l'hérétique qui se sépare de la foi commune ; c'est un « hors-la-loi », plus dangereux que tout autre malfaiteur ; il mérite « non seulement d'être séparé de l'Eglise par l'excommunication, mais aussi d'être retranché du monde par la mort » ; « demeurer dans la foi reçue est affaire de nécessité ». Ainsi parle, au XIII^e siècle, saint Thomas d'Aquin.

A partir du XV^e siècle, un souffle de tolérance accompagne l'humanisme chrétien de Nicolas de Cues, Marsile Ficin, Pic de la Mirandole, Erasme, Thomas More. Et quand se déchaîne la tempête de la Réforme, Erasme prêche aux chrétiens désunis : 1^o l'esprit évangélique de paix et le primat de la charité ; 2^o l'union par le retour à « l'essentiel de la philosophie chrétienne », cette philosophie qui définit le plus petit nombre possible de dogmes et laisse beaucoup de questions au jugement de chacun ; 3^o la restauration de la vie et des mœurs chrétiennes sur le modèle de cette Eglise primitive qui était plus riche en charité qu'en articles de foi.

Luther commença par affirmer hautement la liberté de conscience et l'incompatibilité de toute contrainte avec la vie de la foi. Mais les contingences historiques lui firent adopter une attitude de plus en plus intolérante à l'égard des anabaptistes d'abord, puis de tous ceux qui ne se soumettaient pas à la règle objective des Ecritures ; il aboutit ainsi au dur régime de l'Eglise d'Etat. Quant à l'anabaptisme, il oscilla entre l'intolérance la plus meurtrière, avec Münster,

et la modération avec Menno Simons et David Joris. Chez Sébastien Franck, Caspar Schwenkfeld, Valentin Weigel, Jacob Boehme, apparaît un mysticisme individualiste assez indifférent aux formules dogmatiques. Julien Pflug et Georges Witzel, dans la ligne d'Erasme, poursuivent un effort de conciliation, mais leur politique des colloques aboutit à un échec. Les deux grandes confessions se raidissent l'une contre l'autre et rejoignent l'intolérance médiévale. Chacune fait au magistrat un devoir de supprimer l'hérésie et d'assurer l'unité religieuse du pays. La formule prévaut : « A qui appartient le territoire, à celui-là appartient la religion » (*cujus regio, ejus religio*). « L'intolérance sera partout dans l'Empire à la fin du XVI^e siècle » (I, p. 273).

Ailleurs de même. A Zurich, on extermine les anabaptistes. L'exécution de Michel Servet, à Genève, fut presque universellement approuvée. Il faut admirer d'autant plus les voix qui s'élevèrent pour protester, notamment celle de Castellion qui osa publier contre Calvin le *Traité des hérétiques* (1554), où l'on trouve cette émouvante évocation : « O Christ, commandes-tu et approuves-tu ces choses ?... O méchante audace des hommes qui osent attribuer à Christ les choses qui sont faites par le commandement et instigation de Satan ». A ces nobles paroles font écho les voix de protestants italiens réfugiés en Suisse : Bernardino Ochino, Jacques Acontius, Mino Celsi.

La Pologne fut, au XVI^e siècle, un champ d'expériences particulièrement intéressant. Devenue, grâce à des lois libérales, un asile pour les hérétiques, elle vit fleurir la diversité des sectes et triompher, à la faveur de ces divisions, l'absolutisme des Jésuites. Les antitrinitaires, Fauste Socin en particulier, furent les plus actifs défenseurs de la tolérance.

Chez les Français, tragiquement divisés, Guillaume Postel propose son généreux projet de concorde universelle, *De Orbis terrae concordia* (1544). Le chancelier Michel de l'Hospital fait de persévérants efforts de conciliation, qui aboutissent au colloque national de Poissy (1561), dont l'échec est suivi d'une sinistre période de guerres intestines. Une anonyme *Exhortation aux Princes* et un émouvant *Conseil à la France désolée*, de Castellion, paraissent en 1562. Le parti des « politiques » essaie d'établir la liberté des cultes mais ne réussit pas à empêcher le massacre de la Saint-Barthélemy ni les excès de la Ligue. Philippe du Plessis-Mornay écrit sa *Remonstrance aux Etats pour la paix* (1576). Le juriste Jean Bodin plaide aussi pour la tolérance dans son grand ouvrage *La République* (1576). La fameuse *Satire Ménippée* contribue au succès de la politique d'apaisement de Henri IV qui aboutit à l'Edit de Nantes (1598). Un chapitre complémentaire sur la France étudie « le problème de la tolérance dans les œuvres littéraires du XVI^e siècle » ; ici paraissent Marot, Rabelais, Ronsard, La Boétie et Montaigne.

Aux Pays-Bas, la dictature du duc d'Albe, fortement stimulée par le pape Pie V, provoque la rupture entre les provinces espagnoles et la Hollande de Guillaume d'Orange. Dans les premières, le protestantisme est annihilé, dans la seconde, le catholicisme est brimé ; les protestants se divisent et s'opposent entre orthodoxes et libéraux. C'est chez les libéraux que se fait sentir l'influence d'Erasme et de Castellion. Un climat de liberté finira par prévaloir.

En Angleterre, avec Elisabeth II surtout, la royauté devenue protestante doit se défendre d'une part contre les entreprises des papes et des Jésuites, d'autre part contre les nombreux dissidents. La question de la tolérance est discutée entre les théologiens. « Browne exprime le type de l'Eglise-secte ; Hooker, le type de l'Eglise compréhensive. C'est à partir de ces deux notions radicalement opposées que se dérouleront, au XVII^e siècle, d'ardentes polémiques ».

miques sur la nature et les exigences de la liberté religieuse. » La tolérance réciproque prévaudra, sauf à l'égard des catholiques considérés comme les tenants d'une autorité étrangère.

La conclusion de l'ouvrage nous offre une vigoureuse synthèse des faits innombrables contenus dans ces deux beaux volumes, pour lesquels nous devons à l'auteur une sincère reconnaissance.

On permettra cependant à un lecteur protestant de formuler quelques réserves. L'auteur a une manière de présenter certains faits et de les apprécier, qui trahit son attachement au dogme catholique. On fait trop ici le procès de l'intolérance des réformateurs et pas assez celui de la foncière et définitive intolérance catholique. Le protestantisme a commencé par réclamer la liberté de conscience et de croyance. Mais, menacé par l'absolutisme romain, il ne put se maintenir qu'en prenant les armes qu'on maniait contre lui. Ce fut une lutte pour l'existence. Il n'en est pas moins vrai qu'en brisant le joug qui pesait sur les consciences, il a ouvert des voies nouvelles où les hommes devaient apprendre à se respecter et à se tolérer mutuellement. Malgré les luttes tragiques d'une période révolutionnaire, son inspiration initiale, par une logique interne, l'entraînait vers la liberté. Tandis que le catholicisme romain va en sens contraire.

On le verrait mieux si l'auteur, dans cet ouvrage, avait fait une place à l'Espagne et à l'Italie. Il justifie, il est vrai, cette omission en disant dans sa préface : « Nous avons laissé en dehors de notre étude les pays qui n'ont pas réellement vécu, au XVI^e siècle, le drame des divisions religieuses : d'un côté, l'Espagne et l'Italie, pays catholiques que la Réforme n'a pu entamer sérieusement ; de l'autre, les pays nordiques où la Réforme s'est installée pour ainsi dire subrepticement, sans provoquer de graves désordres. » Mais qui ne voit combien la balance est inégale entre la Scandinavie, qui est en marge de l'Europe, et l'Espagne de Charles-Quint et de Philippe II, et surtout l'Italie avec Rome et la papauté dont l'influence rayonne partout. L'Espagne a été profondément atteinte par Erasme et par Luther, et il y aurait fort à dire sur les méthodes qu'elle a pratiquées pour se défaire de leur virus ; qu'on lise, pour s'en convaincre, le splendide ouvrage de Marcel Bataillon : *Erasme et l'Espagne* (Paris, Droz, 1937). En Italie, la pénétration de la Réforme ne fut pas négligeable non plus, si l'on en juge au nombre et à la valeur des Italiens qui cherchèrent, à cette époque, un refuge à l'étranger. Et n'est-ce pas à Rome que furent prises les principales mesures pour combattre la Réforme dans la chrétienté tout entière ? Comment ne pas mentionner la réorganisation du Saint-Office de l'Inquisition par les papes, de Paul III à Pie V, et les anathèmes prononcés par le Concile de Trente, et les fameuses règles de l'Index, et la justification de tant de duretés par les plus illustres théologiens de la Contre-Réforme, notamment Bellarmin, qui disait : *Denique haereticis obstinatis beneficium est, quod de hac vita tollantur; nam quo diutius vivunt, eo plures errores excogitant, plures pervertunt, et majorem sibi damnationem acquirunt*. Si l'Italie et l'Espagne n'ont pas de chapitres propres dans une histoire de la tolérance au XVI^e siècle, ne serait-ce pas que le problème ne se pose pas dans des pays essentiellement catholiques et que l'intolérance y est une sorte d'axiome ?

VICTOR BARONI.

RICHARD H. GRÜTZMACHER : *Textbuch zur deutschen systematischen Theologie und ihrer Geschichte vom 16. bis 20. Jahrhundert.* Band I : 1530-1934. 4. Auflage, von Gerhard G. Muras. Gütersloh, C. Bertelsmann, 1955, 371 p.

Cet ouvrage était destiné à l'origine à illustrer par des citations les cours de l'auteur sur l'histoire de la théologie, mais il s'est bientôt révélé d'une utilité plus vaste. Conçu comme une collection de textes capables de donner de chaque théologien cité un premier aperçu cohérent, il constitue en lui-même une histoire de la théologie, qui a l'avantage de laisser parler ceux qui l'ont faite. Le découpage — en lui-même un élément subjectif, mais peu gênant à ce niveau de l'information — est fait avec beaucoup de soin et révèle les qualités pédagogiques de l'auteur. Les auteurs cités sont groupés pour la commodité selon un principe mixte, par époques et par tendances ou écoles, ce qui ne va pas toujours sans violence : Kant apparaît associé aux théologiens néokantiens et à Ritschl, Kierkegaard trouve sa place immédiatement avant Barth, Brunner et Bultmann. L'accent porte sur la théologie moderne et contemporaine. Les XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles sont survolés très rapidement. Trois pages seulement sont consacrées au piétisme, faites surtout de citations polémiques. Aucune mention de Spener ni de Zinzendorf, lacune qui pourrait être comblée dans une édition suivante. Tel qu'il est l'ouvrage sera néanmoins lu ou consulté avec profit. Un second volume suivra, groupant des textes du 2^e tiers du présent siècle.

CHRISTOPHE SENFT.

T.-F. TORRANCE : *Les Réformateurs et la fin des temps.* Traduction française de Roger Brandt. Neuchâtel-Paris, Delachaux et Niestlé, 1955, 43 p. Cahiers théologiques, 35.

Ce court essai du systématicien d'Edimbourg montre comment les Réformateurs ont redécouvert de diverses manières « la perspective réaliste et historique de l'eschatologie biblique ». Pour Luther, l'Antéchrist entretient la confusion entre le « geistliches Regiment » et le « weltliches Regiment », qui coexistent jusqu'à la parousie ; seule la foi permet de les distinguer, lorsqu'elle conduit le croyant à la régénération. Pour Calvin, par contre, le Royaume de Dieu (en cela l'ecclésiologie se modèle sur la sotériologie) est déjà partiellement présent et visible dans l'Eglise, mais il apparaît sous une humble condition avant d'être manifesté glorieusement.

L'Eglise selon Luther doit donc encore passer par le Jugement ; elle attend, en prêchant à ses fidèles la conversion, la sanctification, mais sans chercher à transformer l'Etat ou à diriger le cours de l'histoire. A cette théologie de l'attente, qui consacre un certain quiétisme et une certaine mystique, la théologie de Calvin apparaît comme théologie de la présence. Militante par certains côtés, voire prosélytique, elle légitime l'intervention de l'Eglise dans les affaires politiques et dans le cours de l'histoire. La théologie de l'histoire chez Calvin diffère de celle de Luther en ce qu'elle met l'accent sur son caractère éthique. Telles seraient les conclusions que l'on pourrait tirer de l'exposé de M. Torrance.

GABRIEL WIDMER.

WILHELM OTTO MÜNTER : *Begriff und Wirklichkeit des geistlichen Amtes*. München, 1955, 94 p. Chr. Kaiser Verlag, Beiträge zur evangelischen Theologie, herausgegeben von E. Wolf, Band 21.

L'auteur avait terminé ce travail avant d'être mobilisé dans l'armée allemande et envoyé sur le front de l'est, où il est tombé devant Kiew le 17 septembre 1941. Il s'agit de la seconde partie d'une thèse de doctorat, la première ayant paru, dans la même collection (Vol. 5, 1941) sous le titre : *Die Gestalt der Kirche nach göttlichem Recht*. L'intention de Münter est de prouver que le droit ecclésiastique est, pour les protestants, un droit *sui generis* qui découle du fait que le ministère, dans l'Eglise, est de droit divin. Cette affirmation profondément biblique des écrits de la Réforme a été tellement négligée ou contestée par le protestantisme ultérieur qu'il était bon de la ranimer et de l'étayer par un travail historique consciencieux et intelligent, surtout maintenant où les Eglises protestantes voient se relâcher leurs liens avec l'Etat et par conséquent se préciser leur tâche de se donner des constitutions qui correspondent à leur nature spécifique.

Le travail comporte quatre chapitres : 1. De l'unité du ministère et de l'égalité des ministres. 2. Les fonctions et l'autorité du ministère. 3. Les conditions d'entrée dans le ministère. 4. Les relations entre le ministère et l'Eglise.

Ce qu'il faut noter de positif sur ce travail, c'est d'une part la fermeté très courtoise de la polémique (contre Sohm à gauche et Vilmar à droite), d'autre part le soin que l'auteur met à prouver que pour les réformateurs, le ministère ne relève pas d'abord du *bene esse*, mais fondamentalement de l'*esse* de l'Eglise.

Par ailleurs, on relèvera aussi les quelques faiblesses et surtout les questions suivantes auxquelles, hélas, cet auteur sympathique ne pourra plus répondre :

1. La position luthérienne est très régulièrement exposée d'après les livres symboliques de l'Eglise de la confession d'Augsbourg. La position réformée en revanche est surtout exposée d'après l'Institution de Calvin, et ce n'est que pour quelques confirmations de Calvin que les écrits symboliques sont cités. Il y a d'un côté une Eglise, de l'autre un homme. Le recours ordinaire aux confessions de foi et aux disciplines réformées n'aurait sans doute pas beaucoup modifié le résultat des recherches, ni contredit le très large accord que l'auteur découvre, sur ce point, entre luthériens et réformés, mais la démarche de l'ouvrage aurait été plus équilibrée.

2. Le fait que les réformés ne réduisent pas tout le ministère — comme les luthériens — au ministère de la Parole, mais qu'ils reconnaissent aussi, à côté du ministère pastoral (et doctoral) proprement dit le ministère des Anciens et celui des diacres, aurait dû mener à une affirmation plus nuancée de l'égalité entre les ministres. Car il est évident que pour les réformés, seuls les pasteurs sont égaux entre eux, alors qu'une certaine hiérarchie se retrouve dans les relations entre pasteurs, anciens et diacres.

3. De ce fait, il aurait été intéressant d'examiner le bien-fondé de la pensée réformée, qui prétend avoir retrouvé la pratique et la diversité ministérielles de l'Eglise ancienne, qui présuppose donc que le pasteur paroissial réformé équivaut à l'évêque d'alors. A partir de là, il aurait été intéressant aussi de voir — je crois que cette recherche-là est absolument capitale pour l'ecclésiologie — s'il y a une différence entre une Eglise et une paroisse, et si une paroisse du 16^e siècle correspond vraiment à une Eglise du temps des Pères. Mais nulle part

Münter n'examine si, en ecclésiologie protestante, la paroisse et l'Eglise sont des réalités équivalentes. Il examine à peine aussi la tentative réformée de contre-balancer un congrégationalisme latent par le régime des classes ou par les synodes.

4. Au chapitre 3, on aurait aimé que l'auteur dise si, pour les premiers protestants, des femmes peuvent accéder au ministère de la Parole et des sacrements, et, dans la négative, les raisons de ce refus.

Il se peut cependant que l'utilité première de cet ouvrage réside précisément dans le fait qu'il ne résout pas tous les problèmes qu'il suscite, et donc qu'il oblige à poursuivre des recherches de droit ecclésiastique protestant à partir de la base solide qu'il a posée.

JEAN-JACQUES VON ALLMEN.

VALDO VINAY. *Facoltà valdese di teologia*. (1855-1955). Torre Pellice, Libreria editrice Claudiana, 1955, 187 p.

La Faculté de théologie de l'Eglise vaudoise du Piémont, à Rome, est entrée le 6 novembre 1954 dans sa centième année. Cet anniversaire nous a valu une remarquable publication du professeur Valdo Vinay qui enseigne l'histoire ecclésiastique et la théologie pratique dans cette Faculté. L'histoire et la pré-histoire, si l'on peut s'exprimer ainsi, de cette école de théologie sont l'une des manifestations les plus intéressantes de la vitalité de l'Eglise vaudoise. Après le synode de Chanforan et la disparition des écoles médiévales où s'instruisaient les « barbes », les pasteurs des Vallées se formèrent dans diverses Académies protestantes, parmi lesquelles Genève, Lausanne et Bâle au premier rang. Aussi est-ce à toutes les Facultés qui pendant des siècles ont instruit les étudiants vaudois « dans la sobre théologie de l'Evangile » que cet ouvrage est dédié.

Une fois la liberté de conscience et de culte assurée à l'Eglise vaudoise, celle-ci désira former ses pasteurs elle-même, à Torre Pellice. Mais le souci de l'évangélisation de l'Italie, le besoin de disposer de ressources intellectuelles plus grandes décidèrent, dès 1860, le Synode à transférer la Faculté à Florence. En 1922, elle s'établit à Rome. Petite par le nombre de ses professeurs et de ses étudiants, elle a tout de même apporté une contribution importante à la culture protestante et italienne, par les travaux historiques d'Emilio Comba, la magnifique traduction de la Bible de Giovanni Luzzi dont Vinay ne parle qu'en passant, et aujourd'hui encore par une série de publications et de revues. Elle a bénéficié du ministère et de l'enseignement d'hommes très divers dont Vinay esquisse les portraits qui cependant ont tous un air de famille. Qu'il s'agisse des orthodoxes ou des libéraux d'autrefois ou des barthiens d'aujourd'hui, la préoccupation de l'évangélisation affleure toujours chez eux, à côté de la recherche intellectuelle.

Les circonstances parfois désespérées dans lesquelles l'Eglise vaudoise a dû se maintenir pouvaient la replier sur elle-même. Mais les secours renouvelés qu'elle a reçus d'autres Eglises ont éveillé en elle un sens de la solidarité inter-ecclésiastique et de l'œcuménisme qui reste un des éléments vivifiants de sa tradition. On ne peut que recommander la lecture enrichissante de ce livre de Valdo Vinay. Un seul regret : on voudrait en savoir plus long sur l'apport des Eglises méthodiste et baptiste italiennes à la Faculté vaudoise.

LYDIA VON AUW.

G. VAN DER LEEUW : *Phänomenologie der Religion*. Deuxième édition revue et augmentée. Tübingen, J. C. B. Mohr (Paul Siebeck), 1956, XII-808 p. Neue theologische Grundrisse, herausgegeben von Rudolf Bultmann.

Cette seconde édition représente la mise au point, par les soins du fils de l'auteur récemment décédé, de l'ouvrage qui avait été remanié et complété par G. van der Leeuw lui-même à l'occasion de son édition en langue française. Présenté avec grand soin et beaucoup de clarté, muni d'un index pratique, ce fort volume est un instrument de travail commode et d'une grande richesse. Des notes bibliographiques abondantes doivent permettre au lecteur insuffisamment averti de compléter ses connaissances en histoire des religions et de découvrir dans leur incarnation historique les structures religieuses décrites par l'auteur.

Dans une première partie, consacrée à l'objet de la religion, sont évoquées dans leur extraordinaire diversité les formes de ce que les hommes redoutent, désirent, vénèrent et adorent. Et l'auteur de nous faire découvrir, sentir même avec lui, les structures de ces diverses visions du tout-autre dans ce qu'elles ont de différent et de semblable, de complémentaire parfois, d'humain toujours, à tel point que chacun peut se laisser aller à revivre la rencontre.

La seconde partie s'occupe de l'homme en tant que sujet de l'acte religieux. Le même art subtil nous permet de découvrir là aussi la continuité de l'humain sous la multiplicité des types.

Il en est de même des autres parties consacrées aux relations du sujet et de l'objet dans le phénomène religieux, au monde, scène et enjeu du drame, aux religions elles-mêmes en tant que systèmes et aux personnages qui les ont fait surgir dans l'histoire ou qui ont contribué à les modeler.

Tout cela se lit comme un roman ; on scrute les pages de ce livre avec la même sorte de curiosité que l'on mettrait à examiner une photographie de soi-même où l'on ne se reconnaîtrait pas tout de suite, tant l'angle de vision est différent du face-à-face de notre miroir. Est-ce vraiment ainsi que je suis de profil ?

Pour le théologien, mieux qu'une mine inépuisable de renseignements, ce livre peut être une discrète invitation à faire silence, afin de laisser les mots dont il croit pouvoir se servir comme de grandeurs bien définies faire entendre les harmoniques parfois déconcertantes qui vibrent inaperçues en eux, et qui, ignorées, ne pénètrent pas moins les profondeurs de l'être pour le meilleur et pour le pire.

PIERRE GANDER.

ROBERT SCHILLING : *La religion romaine de Vénus, depuis les origines jusqu'au temps d'Auguste*. Paris, E. de Boccard, 1954, 442 p. in-8 gr. Bibliothèque des Ecoles françaises d'Athènes et de Rome, fasc. XVIII^e.

L'auteur de ce beau livre défend une thèse originale, audacieuse, avec une élégance et une vigueur qui en rendent la lecture des plus attachantes. De ce corps de doctrine sans faille, nous ne retiendrons que la démarche initiale, qui commande toutes les autres.

Après avoir soumis à la critique et rejeté l'hypothèse classique de Wissowa, qui voit dans Vénus une déesse personnifiant le charme de la nature, devenue ensuite protectrice des jardins, pour subir enfin l'ascendant de l'Aphrodite grecque, M. Schilling porte ses regards sur l'ancien appellatif neutre *uenus*. Il essaie de lui arracher son secret en étudiant les mots de la même famille (*uenerari*, *uenia*, *uenenum* etc.) qui auraient tous pour dénominateur commun, quelle que soit l'évolution sémantique ultérieure, la notion de « charme religieux », laquelle trouverait son expression à l'état pur dans le vocable *uenus*, précisément. La déesse Vénus serait donc la personnalisation d'un concept magico-religieux introduisant l'idée de la grâce dans une religion dominée par la *fides*, qui implique entre les hommes et la divinité un contrat juridique avec prestations réciproques. Cette personnalisation, pense M. Schilling, a été favorisée par la présence, dans le domaine étrusque, de Turan-Aphrodite qui, à son tour, a déclenché l'*interpretatio romana* de l'Aphrodite grecque, sous la forme d'une Vénus étendant ses attributions dans une direction que ne laissaient guère prévoir ses origines. Il n'en demeure pas moins, toujours selon l'auteur, que la tradition la plus ancienne fait de Vénus une déesse préposée à l'incantation religieuse et, ce qui plus est, une médiatrice entre Jupiter et les Romains.

Nous voilà loin de la déesse des jardins et du charme de la nature, et on peut présumer que ces vues nouvelles provoqueront de vives réactions dans le monde savant, de la part de ceux, notamment, qui refusent leur crédit à toute théorie inspirée un tant soit peu des méthodes de M. Dumézil. On reprochera certes à l'auteur de vouloir parfois trop prouver, de se laisser un peu griser par la joie — légitime — de la découverte. N'empêche, croyons-nous, qu'il y a dans ses vues un noyau solide, sans lequel on ne saurait plus compter désormais.

Neuchâtel

ANDRÉ LABHARDT.

JAN DE VRIES : *Altgermanische Religionsgeschichte*, Band I. Berlin, Walter de Gruyter et C^{ie}, 1956, L-505 p. Zweite, völlig neu bearbeitete Auflage. Grundriss der germanischen Philologie, 12/I.

Les circonstances ont retardé de treize ans la parution de cette étude monumentale. M. de Vries en a profité pour remanier constamment son travail en le faisant bénéficier de toutes les nouvelles découvertes survenues pendant ce délai. L'étude qu'il nous présente aujourd'hui nous permet donc de connaître l'état des problèmes abordés. Ce premier volume, précédé d'une impressionnante bibliographie, nous informe de la religion des Germains, à l'exclusion du culte des dieux, qui sera, si nous comprenons bien, le thème central du second volume.

Les cinq premiers chapitres servent d'introduction générale : définition de la religion, présentation des sources, histoire de la discipline, histoire sommaire des périodes préhistoriques, tableau du monde au voisinage duquel les Germains ont vécu à l'époque païenne.

Le chapitre six est une introduction particulière, s'attachant à décrire les conditions religieuses fondamentales de la vie humaine.

Un septième chapitre entre dans le détail des croyances relatives aux âmes, aux esprits, aux démons et aux représentations du destin. Suit une transition où l'auteur examine la manière dont les Germains se représentent la puissance mystérieuse de leur univers et essaient d'entrer en relation avec elle, de l'exprimer, de se prémunir contre ses aspects dangereux et de participer à sa force de façon profitable.

Un dernier chapitre analyse « das Heilige », c'est-à-dire cette puissance du monde en tant qu'objet de la religion. Aussi la description se fonde-t-elle sur l'étude des formes du culte, dans lesquelles l'attitude religieuse trouve son expression.

Des illustrations fort suggestives complètent l'ouvrage.

Admirablement renseigné, l'auteur est d'une extrême prudence dans l'interprétation des faits innombrables et souvent ambigus. S'efforçant, dans cette seconde édition, de dégager les lignes les plus générales de la religion des anciens Germains, il s'est vu contraint de renoncer à nous faire entrer dans le concret à l'aide du pittoresque. De là sans doute le caractère dépouillé et abstrait qui frappe le lecteur de cette étude. Il est d'ailleurs probable que la suite du travail, dans la mesure où elle pourra, avec les dieux, s'attacher à décrire des représentations religieuses mieux dessinées, saura se permettre de gagner en couleur sans perdre en pureté.

Nous espérons aussi qu'elle nous permettra de mieux comprendre en vertu de quels critères l'auteur porte sur les croyances qu'il décrit un jugement de valeur qui fait ressortir certaines d'entre elles à la foi, d'autres à la superstition.

PIERRE GANDER.

ANDRÉ BAREAU : *Les premiers conciles bouddhiques*. Paris, Presses Universitaires de France, 1955, 150 p. Annales du Musée Guimet. Bibliothèque d'études, tome LX.

Procédant à une étude minutieuse et scrupuleuse des sources, l'auteur s'efforce de dégager d'une jungle de pieuses légendes ce que l'on peut savoir, ou tout au moins conjecturer avec vraisemblance, de l'histoire des premiers conciles bouddhiques. Y eut-il une première réunion, toute spontanée, peu après l'entrée définitive du Bouddha dans le Nirvâna, et fut-elle l'occasion d'une première mise au point de la doctrine, c'est possible ; de toute façon, les légendes prétendant raconter ce premier concile sont de pures créations de l'esprit.

On peut se faire une idée un peu plus précise du second concile qui, selon notre auteur, aurait été réuni pour régler un conflit survenu entre les bouddhistes puritains des champs de mission et leurs coreligionnaires des grands centres de pèlerinage, en passe de s'embourgeoiser.

Le troisième concile n'aurait guère été qu'un arbitrage royal pour calmer l'effervescence suscitée, dans une communauté monastique locale, par les libertés qu'un moine de cour se permit de prendre avec la discipline de l'ordre et qu'il tenta de justifier en doctrine.

Le quatrième concile semble aussi n'avoir été qu'un synode assez local. Il nous intéresse par la manière dont le grand empereur Ashoka, lui-même bouddhiste, s'efforce de faire régner l'ordre et l'unité dans une Eglise que sa faveur a contribué à rendre trop populaire pour qu'elle puisse garder sa pureté. Notre auteur se livre à quelques comparaisons avec l'attitude de Constantin, en de semblables circonstances, et ses remarques ne manquent pas de piquant.

Ouvrage très technique, parfois un peu aride, mais dont la lecture incite à une salutaire prudence en face de tant d'« histoires du bouddhisme » où l'ingéniosité des auteurs ne le cède qu'à leur fantaisie.

PIERRE GANDER.

KURT SCHILLING : *Geschichte der Philosophie*. Zweiter Band : *Die Neuzeit*. 2. verbesserte Auflage. München-Basel, E. Reinhardt, 1953, 688 p., 55 pl. (portraits et cartes).

Embrasser en un seul volume toute l'histoire de la philosophie occidentale moderne est une entreprise hardie. M. Kurt Schilling l'a fait avec bonheur ; constatant que, à l'âge moderne, la communauté linguistique crée de véritables unités spirituelles, il a pris le parti de traiter successivement, selon l'ordre chronologique de leur influence maximale, de la philosophie italienne, française, allemande, anglo-américaine (chaque fois, du XV^e siècle à nos jours). Spinoza se place, comme cartésien, dans la philosophie française ; Ch. Secrétan y est aussi annexé, comme Troxler à l'Allemagne (ainsi que Kierkegaard). Il n'y a malheureusement pas de supplément pour les pays divers : Espagne, Russie, et Hoeffding n'est pas nommé. Les philosophies allemande et anglo-américaine sont traitées avec plus de détails que les philosophies italienne et française.

Un éclairage différent est ainsi établi, heureux comme complément à d'autres histoires de la philosophie, mais fâcheux s'il devait être adopté sans contre-poids ; ainsi, on ne comprend pas bien la pensée de Vico sans celle de Descartes à laquelle il s'oppose, ni la philosophie française sans Leibniz et, depuis 1830, sans Kant et Hegel.

Juxtaposant ainsi quatre histoires nationales de la philosophie, M. Kurt Schilling ne se contente pas pour autant d'exposer ; il y joint des réflexions critiques. Sa bibliographie est riche et souvent analytique ; on s'étonne seulement de ne pas trouver, avant les bibliographies nationales, une mention de l'*Histoire de la philosophie moderne* de Harald Hoeffding, bâtie sur une suite chronologique unique, ni au chapitre de la France la classique *Philosophie française* de Victor Delbos. Innovation à relever, une heureuse *iconographie des philosophes* est jointe à l'ouvrage, ainsi qu'une carte des quatre grands pays, avec la seule mention des endroits honorés d'une activité philosophique importante ou lieux de naissance d'un philosophe illustre.

MARCEL REYMOND.

MAX MÜLLER : *Crise de la métaphysique*. Situation de la philosophie au XX^e siècle. Traduction de Max Zemb, C.R. Chartier, Joseph Rovin. Paris, Desclée De Brouwer, 1953, 125 p. Collection « Textes et études philosophiques ».

Le titre est trop général : il s'agit en fait d'une « Défense et illustration de la philosophie de Martin Heidegger ».

L'auteur ressaisit en effet l'histoire de la philosophie dans une ligne qui culmine avec Heidegger. Il y eut tout d'abord la « métaphysique des erreurs » (entendez Platon, Aristote et saint Thomas), pour qui le *lieu* de l'être est l'essence, si bien qu'elle en oublie de penser l'être lui-même.

Puis il y eut Kant. Par lui l'essence devient relative à l'homme, et non plus à l'être : « La justification des essences ne réside que dans leur nécessité pour l'homme » (p. 19).

Une nouvelle métaphysique semble donc devenir possible : celle des post-kantiens, orientée vers la morale. Ce que pourtant Kant avait enlevé à la métaphysique classique (sa collusion de l'essence et de l'être absolu), les idéalistes du XIX^e siècle l'ajoutent à l'homme : par eux, le sujet, inconscient de sa propre finitude, se connecte à l'absolu.

La métaphysique de M. Heidegger est donc un anti-réalisme et un anti-idéalisme : elle dépossède l'essence de ses privilèges classiques, et le sujet de ses prétentions idéalistes, subjectivistes et infinitistes. Elle est métaphysique de l'éc-sistence.

Or — et ceci est le plus important — cela ne veut pas dire qu'elle fait des théories sur l'existence au même titre que les classiques faisaient des théories sur l'essence, ou les idéalistes sur le sujet pur. Par Heidegger, la métaphysique cesse d'être une « théorie sur » ; il ne s'agit plus de poser des questions à la nature, d'attendre sa réponse, et de transmuier les hypothèses en thèses. « Heidegger n'a pas de thèse sur l'être qui puisse constituer une réponse à la question de l'être ; son effort porte précisément sur la question comme telle. » (p. 89).

Ce livre, dense, quoique bref, fondé en toutes ses affirmations, constitue une excellente introduction à l'univers heideggerien ; il se termine par divers appendices, où il est répondu entre autres aux objections des néo-thomistes.

J.-CLAUDE FIGUET.

CABANIS : *Œuvres philosophiques*. Texte établi et présenté par Claude Lehec et Jean Cazeneuve. Paris, Presses Universitaires de France, 1956, 2 vol. de XL-631 p. et 584 p. Corpus général des philosophes français. Auteurs modernes. Tome XLIV.

Le monumental *Corpus* vient de s'enrichir de deux volumes renfermant les œuvres du médecin-philosophe Cabanis ; de copieux index en facilitent la consultation.

Cabanis intéresse soit l'histoire de la pensée révolutionnaire au XVIII^e siècle, soit celle de la philosophie biologique, si prospère de nos jours. La présente édition permettra de reprendre la question controversée de la portée du matérialisme de Cabanis : règle de méthode ou affirmation ontologique ?

MARCEL REYMOND.

Antonio Rosmini nel centenario della morte. Saggi vari a cura della Facoltà di Filosofia. Milano, « Vita e Pensiero », 1955, 323 p. Pubblicazioni dell'Università cattolica del S. Cuore. Nuova Serie, Vol. LVII.

A l'occasion du centenaire de la mort du philosophe piémontais, on a publié de lui des textes (repris de la grande *Edizione nazionale*), des traductions (*Anthologie philosophique*, *Théorie de l'assentiment*, Lyon, E. Vitte). Un congrès s'est tenu à Bolzano en 1954, un autre en 1955 à Stresa, où mourut Rosmini, et où paraît actuellement la *Rivista Rosminiana*.

L'Université catholique de Milan n'avait pu s'associer au Congrès de Stresa pour des raisons doctrinales ; mais elle a tenu à publier un recueil de travaux de ses professeurs. Leur hommage n'en a pas moins son prix, bien que n'émanant pas de rosminiens, mais de néo-thomistes.

MARCEL REYMOND.

JEAN LACROIX : *La sociologie d'Auguste Comte*. Paris, Presses Universitaires de France, 1956, 114 p. Collection « Initiation philosophique ».

Dans un premier chapitre (Philosophie, sociologie et politique) l'auteur marque comment la subordination de toutes les sciences à la sociologie réintroduit la philosophie dans le positivisme et l'éloigne du scientisme (p. 12).

Le second chapitre situe Auguste Comte par rapport à ses prédécesseurs, d'une part saint Simon dont Auguste Comte s'est écarté après avoir été son disciple, d'autre part, les traditionalistes, de Bonald et de Maistre, dont Auguste Comte partage l'aversion pour la raison critique et la reconnaissance de la nécessité d'une foi. Mais doute et foi sont solidaires, comme le note M. Lacroix, et récuser l'un, c'est récuser l'autre, ou le dénaturer (p. 25). Il faut en effet que la possibilité du doute soit réelle pour que le fait de croire ait une valeur.

Le chapitre III (La critique de l'économie politique), note l'hostilité de Comte à l'égard des économistes classiques, à qui il reproche de méconnaître la valeur du temps en économie politique et de prétendre créer une science des faits économiques sans une connaissance préalable intellectuelle, morale et sociologique de l'homme.

Le chapitre IV (Ordre et progrès) montre comment la sociologie comtienne est une philosophie de synthèse où le dynamique, malgré les apparences premières, est subordonné au statique. En effet, la loi des trois états n'est pas une simple loi historique, car l'évolution, progressant selon un ordre, implicitement donné, qui s'explicite au cours de l'histoire, a sa source et son explication dans une théorie de la connaissance.

Le chapitre V (Sociologie objective et sociologie subjective) marque comment, tant que la philosophie positiviste est en voie de formation, elle est objective, allant du monde à l'homme. Mais une fois fondée, elle devient subjective, allant de l'homme au monde. Il faut toutefois noter que le sujet n'est pas l'homme individuel mais l'Humanité.

Le chapitre VI (La morale et la religion) définit le positivisme religieux et fait ressortir, dans la perspective comtienne, la suprématie du public sur le privé : si l'éducation première est donnée par la mère, c'est sous l'inspiration du sacerdoce positiviste dont l'influence directe sur l'enfant augmente au fur et à mesure qu'il grandit.

Le chapitre VII (Famille, patrie, travail) note, entre autres, à quel point l'idée d'un droit objectif reposant sur des garanties juridiques est étrangère à l'esprit du positivisme ; la défense de la personne n'y est assurée que du point de vue spirituel, grâce à l'influence, supposée toujours efficace des prêtres positivistes.

On considère généralement qu'il y a deux périodes dans la philosophie comtienne : la première où règne la philosophie de l'intelligence et la seconde qui est celle de la philosophie du cœur, « qui serait issue du choc provoqué par son amour pour Clotilde de Vaux et de ses troubles mentaux » (p. 72) M. Lacroix est, au contraire, frappé de l'unité du positivisme (p. 101).

A ses yeux, « tout l'intérêt du positivisme est d'avoir tenté la gageure d'échapper au naturalisme sans admettre une authentique transcendance de l'homme par rapport à la nature. Mais cette gageure sans doute ne pouvait être gagnée » (p. 112).

On retrouve dans cette étude la finesse et la sûreté des analyses de M. Lacroix.

ANTOINETTE VIRIEUX-REYMOND.

Les Etudes bergsoniennes. Volume IV. Paris, Albin Michel, 1956, 256 p.

Des trois articles de fond constituant la première partie de cet ouvrage collectif, deux sont consacrés à la philosophie bergsonienne de l'histoire. Pour M. Polin, l'histoire cosmique, c'est-à-dire l'élan vital, est inintelligible et irréductible à la science historique. Mais d'un autre côté cet élan est comme manifesté à l'homme et par l'homme par les vies exemplaires des saints et des héros. C'est dire que la philosophie de Bergson elle-même reste dans l'indétermination : au vu de l'imprévisibilité du devenir dont elle participe par intuition, elle ne peut affirmer le *progrès* de l'histoire ; mais d'un autre côté l'exemplarisme des destinées spirituelles n'a de sens que s'il y a progrès par rapport aux techniques asservies à la matière.

Cette même indétermination apparaît à M. R. Aron ; mais lui tend à minimiser la portée de cet exemplarisme et à atténuer ce qu'il faut appeler l'optimisme de Bergson : « Bergson est en profondeur pessimiste... L'élan spirituel est peut-être capable de triompher de la mort dans l'individu, non de surmonter la nature dans les collectivités. » (p. 50).

Dans la deuxième partie, signalons un excellent article de M. Husson, qui développe sur la liberté bergsonienne des thèmes exposés déjà en 1949 au *Congrès* de Neuchâtel ; G. Deleuze consacre une étude très fouillée et très originale à la notion — capitale — de *différence* ; S. Dresden enfin ajoute aux difficultés intrinsèques de l'esthétique bergsonienne les difficultés de sa propre interprétation.

Des notes sur Péguy, sur l'accueil réservé à Bergson par la critique italienne, sur le pseudo-bergsonisme de M. Merleau-Ponty et la pseudo-phénoménologie de Bergson — une bibliographie enfin complètent cet ouvrage.

J.-CLAUDE PIGUET.

ROSE-MARIE MOSSÉ-BASTIDE : *Bergson éducateur*. Paris, Presses universitaires de France, 1955, 465 p.

Comme on le sait, avant d'être le brillant professeur du Collège de France, Bergson a appartenu à l'enseignement secondaire ; M^{me} Mossé-Bastide a eu l'heureuse idée de dépouiller toute la documentation ayant trait à cette époque de sa vie, puis elle en a intégré le résultat dans une présentation d'ensemble portant sur Bergson éducateur.

L'ouvrage se divise en trois parties : I. *La vie et l'activité de Bergson* ; II. *La conception bergsonienne de l'enseignement*. Dans la troisième partie, M^{me} Mossé-Bastide aborde la question qui, aux yeux de Bergson, est le complément nécessaire de l'enseignement, la question de l'éducation, et elle montre à quel point Bergson, qui est parfois « considéré comme le moderne Héraclite, l'inquiétant théoricien de toutes les métamorphoses » (p. 358), est au contraire fidèle aux traditions sur le terrain éducatif : fidélité aux études classiques, auxquelles les disciplines scientifiques doivent être ajoutées et non substituées. Fidélité qui est « reconnaissance des valeurs éprouvées et de leur efficacité permanente » (*ibidem*).

Ajoutons que ce volume est muni d'un double index bibliographique ayant trait aux œuvres écrites par Bergson et aux études qui lui ont été consacrées. Cette imposante publication se lit aisément, l'érudition réelle de l'auteur s'y fait discrète. Celui qui étudiera désormais Bergson devra s'y référer à cause de tous les éléments nouveaux qu'apporte cette étude.

ANTOINETTE VIRIEUX-REYMOND.

ALFRED J. AYER : *Langage, Vérité et Logique*. Traduction et introduction de J. Ohana. Paris, Flammarion, 1956, 254 p.

L'ouvrage de A. J. Ayer, qui vient d'être traduit en français, mérite de retenir l'attention à plus d'un titre. D'abord sa version originale (*Language, Truth and Logic*, 1938, 2^e éd. 1946) jouit chez les positivistes anglo-saxons d'une sorte de prestige de manuel. Ensuite il expose un système de pensée qui est l'une des tentatives les plus poussées pour constituer la philosophie en tant que science. Enfin il représente bien, tout en l'élargissant, la pensée du fameux Cercle de Vienne.

Toutefois, avant d'en indiquer sommairement les grandes lignes, nous pensons qu'il est bon d'attirer l'attention sur son caractère « abrupt ». Le professeur Ayer a écrit ce livre avec passion, il a souvent sacrifié la nuance à une certaine violence. Il s'ensuit qu'on y rencontre de nombreuses affirmations qui ne peuvent, ni ne doivent, être prises à la lettre (quelques-unes sont d'ailleurs adoucies dans l'Appendice).

Le point de départ est l'analyse du langage telle qu'elle est pratiquée par les logiciens à la suite de Wittgenstein. Cette analyse conduit à distinguer deux sortes, et deux sortes seulement, de propositions significatives :

1. Les propositions de la logique et des mathématiques, dites aussi *tautologies* et dont le caractère de vérité résulte des règles mêmes du langage. Ces propositions ont un sens, mais elles ne disent rien sur la nature des choses ou sur celle de l'esprit. Elles ne peuvent donc être ni confirmées ni réfutées par l'expérience. Elles ne font que rappeler « notre détermination d'user des mots d'une certaine manière » (p. 116).

2. Les propositions du sens commun et de la science. Il s'agit là de *propositions de fait*, c'est-à-dire telles qu'il existe, au moins en principe, des observations capables de les confirmer ou de les infirmer. Cela revient donc à les considérer toujours comme des hypothèses, hypothèses qui nous servent à conjecturer de ce que sera notre expérience future. Dans ces conditions « si une observation relevant d'une proposition donnée est conforme à notre attente, la vérité de cette proposition est confirmée » (p. 138-139).

Il suit de là deux conséquences qui font le centre de la pensée de l'auteur. D'une part « toutes les assertions métaphysiques sont des non-sens » (p. 51), d'autre part ni les jugements éthiques, ni les jugements esthétiques (s'ils sont purement normatifs) n'ont de valeur objective. Ils ne font qu'exprimer l'état émotionnel du sujet. Toutefois A. J. Ayer ne rejette pas la philosophie. Au contraire, en tant que distincte de la métaphysique, elle a une tâche précise et importante. Son rôle est tout entier dans l'analyse du langage, dans sa clarification, il est de « tirer au clair les conséquences de nos usages linguistiques » (p. 189). La philosophie apparaît ainsi comme une recherche de définitions, qui doivent nous permettre de traduire toutes les propositions où figure un

symbole donné par des propositions équivalentes qui ne contiennent ni ce symbole ni aucun de ses synonymes. (La théorie de la description de Russell est un exemple typique.) La philosophie procédera donc à des sortes de réductions successives après lesquelles nous serons à même « de développer les relations d'équivalence qui existent entre des phrases de types différents » (p. 83).

Ayer applique ensuite sa méthode à l'élucidation de certaines questions séculaires, comme celle de l'existence des objets, d'autrui et du moi. Il montre que ce sont là des constructions logiques à partir de nos contenus sensoriels. Pour terminer il s'applique encore à résoudre « définitivement » les antinomies rationalisme — empirisme, réalisme — idéalisme et monisme — pluralisme.

Nous pensons que, malgré son caractère souvent un peu naïf, l'ouvrage de Ayer mérite de retenir l'attention. D'une part à cause de l'audience qu'il reçoit de la part d'un grand nombre de savants authentiques et d'autre part pour mettre en évidence ses faiblesses avec la même volonté de clarté.

JEAN-BLAISE GRIZE.

MAURICE GEX : *Logique formelle*. Lausanne, F. Rouge et C^{ie}, 1956, 207 p.

Cet ouvrage, préfacé par le professeur Gonseth, se propose selon les termes mêmes de son auteur de donner « une idée aussi complète que possible... de la logique classique... tout en permettant d'atteindre... les tous premiers échelons de la logistique » (p. 8). C'est ce double propos qui fait l'originalité du nouvel ouvrage de M. Gex et qui le rend aussi précieux pour le philosophe.

La plupart des traités de logique sont en effet écrits soit par des philosophes prévenus contre la logistique, soit par des mathématiciens qui méprisent plus ou moins ouvertement la logique ancienne. De sorte que le public a souvent l'impression que ce sont là des domaines qui s'ignorent lorsqu'ils ne tendent pas à se supprimer l'un l'autre. M. Gex, tout au contraire, a su les présenter tous deux avec la même sympathie et les faire voir comme deux aspects complémentaires d'un même effort.

Pour exposer la logique d'Aristote, M. Gex utilise la terminologie et les procédés de la *Logique de Port-Royal*. Il fournit, en une soixantaine de pages, une vue d'ensemble de la théorie du syllogisme avec la parfaite clarté qui lui est coutumière. D'autre part, il a eu l'idée de consacrer un chapitre à l'étude particulière des sophismes. Il suffit de lire au hasard quelques-uns des exemples donnés pour voir que, quoique en pensent quelques-uns, l'étude de la logique n'est pas une tâche inutile !

De la logistique, M. Gex n'expose que le « calcul des propositions », c'est-à-dire cette partie de la logistique qui considère les propositions comme des tous inanalysés. Ce n'est sans doute pas là la partie la plus riche de la logique moderne. Mais c'est la plus simple, c'est aussi la base de la logique mathématique et M. Gex en a tiré tout le parti possible, dans le cadre qu'il s'était fixé.

Notons enfin l'excellence des nombreux exemples donnés. L'auteur a pris un soin tout particulier à les choisir dans des domaines variés et concrets. Montaigne, Racine, V. Sardou et bien d'autres remplacent avantageusement le traditionnel Cajus et compensent agréablement ce qu'un ouvrage de ce genre a nécessairement d'un peu froid.

JEAN-BLAISE GRIZE.